

À FLEUR DE NUAGE

*Publié avec le soutien
de la Commission culturelle
du Canton du Valais*



ISBN : 978-2-88892-158-5
Copyright © 2013 by Éditions Xenia
C. P. 429, 1951 Sion, Suisse
www.editions-xenia.com
info@editions-xenia.com
Tel +41 27 327 52 67 | Fax +41 27 327 52 66
skype : xeniabooks

Danielle Berrut

À fleur de nuage

Xenia

1

À fleur de nuage

— Regardez ! Quelqu'un grimpe sur l'échafaudage du clocher !

— Il est fou ! Il va tomber !

— C'est qui ? On dirait un gamin.

— Mais oui ! Ça serait pas le dernier à Victor ?

— Je crois que tu as raison. Mon Dieu ! Il faut prévenir ses parents...

Le dernier à Victor, un petit gars de dix ans, pas tout à fait comme les autres. Surprenant par certaines aptitudes et pourtant « retardé », comme ils disaient. Il articulait mal, ne formait que rarement une phrase et il était incapable de soutenir une conversation. Gauche dans ses mouvements, il semblait toujours en recherche d'équilibre. Comme il n'avait pas été admis à l'école, il passait ses journées à la maison. En hiver, il se tenait au chaud à la cuisine près du potager. Il s'amusait avec des bûchilles et observait le va-et-vient de sa mère. En été, il était presque toujours dehors. Accroupi à l'angle du bûcher, il jouait au camion avec des pives. Mais à tout moment, il allait coller son nez contre le grillage du poulailler. Il connaissait toutes

les poules et les avait baptisées de prénoms de fille. Quand il imitait leur caquetage, elles s'approchaient de lui, penchaient la tête et l'observaient de côté. Il était content, il savait qu'elles le comprenaient. Cependant, son préféré c'était le coq. Posé au sommet du perchoir, la crête dressée, il surveillait sa « cour » et poussait de temps à autre un « cocorico » retentissant qui résonnait dans tous les environs. Le garçonnet l'avait apprivoisé et il était le seul à pouvoir le porter sans recevoir de coup de bec. Il sortait alors de l'enclos et faisait le tour de la ferme en essayant de marcher le plus régulièrement possible, ce qui donnait à cette promenade un caractère un peu solennel. Il tenait l'animal tout contre lui, lui parlait avec de petits sons gutturaux et son visage était radieux. La proximité d'un autre cœur, la perception de son battement l'étourdisaient de bonheur.

Si ses parents avaient beaucoup de peine à accepter son handicap car ils étaient anxieux pour son avenir, ses frères et sœurs ne faisaient guère attention à lui. Ils avaient peur d'être accaparés par ses besoins. Un seul être lui était totalement dévoué : Maria, son aînée de cinq ans. Dotée d'un instinct maternel précoce, elle lui avait donné le biberon et l'avait soutenu dans ses premiers pas. Elle écoutait et déchiffrait patiemment ses bredouillements et réussissait à apaiser ses crises de colère ou ses moments d'intense excitation. Maria absente, le garçonnet redoutait l'incompréhension ou les railleries de ses proches et il allait

souvent se cacher dans les arbres proches de la maison.

Autant il était malhabile par terre, autant il était agile dans les arbres. C'est bien ce qui surprenait tout le monde. Dès que ses pieds avaient quitté le sol, il s'envolait vers la cime en tirant sur ses bras dans un mouvement de balancier et en quelques minutes, il était au-dessus du monde. Il s'y trouvait d'ailleurs si bien qu'il était souvent difficile de le faire redescendre. C'était le plus souvent Maria qui finissait par le convaincre de rentrer à la maison.

Un jour pourtant, cette complicité fut ébranlée. Avec ses quinze ans, sa jolie mine et sa taille fine, la grande sœur ne comptait plus ses prétendants. Le garçonnet sentait bien qu'elle s'ennuyait maintenant avec lui, que ses maladresses l'agaçaient et qu'elle avait la tête ailleurs. Un après-midi, alors que tout le monde était aux foins, il vit un garçon prendre la main de sa sœur et l'emmener à l'écart. Il les suivit. Bien sûr que ça n'était pas bien, mais après tout, il devait veiller sur Maria puisque le père n'était pas là ! Les amoureux s'engouffrèrent dans une case en aval des prés et le garçonnet vint coller son oreille contre la paroi.

Il entendit des rires, puis la voix de sa sœur, mais il eut de la peine à la reconnaître, tant ses modulations étaient inhabituelles. Cela ressemblait parfois à un roucoulement et se terminait par de petits cris aigus. Ou bien le ton était à la remontrance et devenait tout à coup tendre. Quant à la voix du jeune homme, elle était à peine perceptible.

Il parlait peu, très doucement et avec un accent persuasif. Décontenancé par l'étrangeté de la situation, le garçonnet finit par appeler sa sœur à pleins poumons. Après un temps qui lui parut interminable, il la vit paraître sur le seuil, les cheveux défaits et les pommettes brûlantes.

— Tu diras pas à papa que tu nous as vus ensemble ! Jure-le !

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus, car déjà il s'éloignait tout en trébuchant. Son cœur était si lourd que ses genoux menaçaient de ployer sous son poids. Cette fille chiffonnée, ça ne pouvait pas être Maria ! On lui avait pris sa sœur ! Il chassa cette image et rassembla ses forces pour retourner à la maison et, sitôt arrivé, il s'approcha des arbres. En quelques contorsions, il se hissa jusqu'à faite du plus haut. Là-haut, sous le ciel, il n'y avait plus de place pour la tristesse. Il pencha sa tête en arrière, savoura la caresse de la brise et suivit des yeux la course des nuages au-dessus de lui. Il resta longtemps ainsi et peu à peu, il lui sembla voguer doucement dans les airs sur un nid de branches. Il s'abandonna avec délices à cette douce dérive et se sentit léger. Rien ni personne ne le rattachait plus à la terre que la nuit envahissait déjà.

Il tint le secret quand ses parents lui demandèrent la raison de sa fuite. Mais il était meurtri par la trahison de sa sœur et chercha dès lors le réconfort de ses amis de la basse-cour. Dès qu'il s'en approchait, le coq s'agitait, s'ébrouait et s'égosillait. La promenade autour de la ferme était devenue un

rituel, et bientôt, le petit fut surnommé « kotkot ». Loin de se vexer, il en tira une certaine fierté. Il avait un ami rien que pour lui !

C'était sans compter avec le destin. Une nuit, un renard ou un autre prédateur pénétra dans le poulailler et, au petit matin, le père trouva le coq égorgé, baignant dans son sang. Redoutant la réaction de son dernier, il enterra rapidement les restes et la famille se concerta : comment expliquer cela au petit ? Maria eut alors une idée : elle savait qu'ils réparaient le clocher ; d'ailleurs l'échafaudage se voyait de loin et ils venaient de placer un coq au sommet de la flèche. Ils pourraient peut-être lui dire que c'était le coq de leur basse-cour, qu'il s'était envolé là-haut pour veiller sur tout le village et surtout sur lui...

Quand il entendit cette explication, le garçonnet, hébété, ne dit mot. Avait-il compris ce qu'on lui avait dit ? L'avait-il cru ? Ou bien pensait-il qu'on le prenait vraiment pour un simplet ?

La matinée se déroula normalement, mais le garçon ne s'approcha pas du poulailler, contrairement à ses habitudes. Après le repas de midi, l'affaire fut un peu oubliée et le père fit sa sieste habituelle. C'était ce qu'attendait son fils. Aussitôt le calme tombé sur la ferme, il se mit en route pour le clocher qu'il apercevait dans le lointain.

Le chemin s'avéra plus long qu'il pensait. L'église, située sur un promontoire au-dessus d'une gorge, dominait toute la vallée et paressait toute

proche. Mais il dut faire de multiples détours pour y arriver. Quand le découragement le guettait, il mettait la main sur ses yeux et fixait la flèche. Il finit par distinguer la silhouette de l'animal. C'était donc bien vrai qu'il était là-haut, mais combien de temps resterait-il là? Il fallait qu'il se dépêche et le ramène à la maison.

Il arriva enfin au pied de l'immense tour. Mais il avait beau lever les yeux, il ne voyait pas le sommet du clocher caché par les rebords du toit. L'échafaudage en bois lui rappela ses arbres et cela lui donna confiance. Une fois soulevé de terre, il savait qu'il pouvait compter sur ses bras et il commença son ascension. Il parvint bien vite au niveau des cloches et oublia un instant son projet, stupéfait par la grandeur du bourdon. Et puis il sonda la distance qui le séparait du sol : comme les maisons autour de la place étaient petites et les villageois minuscules ! À l'est, il ne voyait que des ravins profonds qui se perdaient dans l'ombre. À sa hauteur, les versants de la vallée et la cime des arbres et tout autour de lui, le ciel et ses oiseaux... Il se sentit un des leurs !

Arrivé au sommet de l'échafaudage, il n'avait plus que quelques mètres à gravir. Son ami était juste au-dessus de lui, baigné de soleil, le bec ouvert, prêt à chanter.

En bas, on l'avait repéré. Plusieurs villageois s'étaient regroupés et l'observaient, sans oser dire un mot ou même respirer. Quelqu'un était allé prévenir la famille.

Le petit prit appui sur le chéneau et essaya de grimper en se retenant aux rares crochets du toit et en se plaquant contre les ardoises. Tout son corps, toute sa volonté, tous ses désirs étaient tendus vers l'animal. Il allongea son bras vers lui, le frôla et soudain perdit pied. Il glissa sur la pente du toit, rebondit bien au-delà des échafaudages et il tournoya au-dessus du vide, bras et jambes écartés. Il volait ! Le monde virevoltait autour de lui, l'air vif lui remplissait les poumons, le vent fouettait ses vêtements et sifflait dans ses oreilles. Il était dans le ciel, léger comme une plume, libre de toute entrave et de tout chagrin et c'est en criant de plaisir qu'il entra dans le monde des anges...

2

Miroir, dis-moi...

Deux chalets d'alpage se faisaient face là-haut dans la grande combe. Un ruisseau et sa haie de vernes les séparaient. Dès la fonte des derniers névés, deux familles venaient y prendre leurs quartiers d'été avec leur bétail.

C'est là que Léa et Joson, les cadets, s'étaient connus. Chaque année ils se réjouissaient de retrouver leur complicité, leurs jeux et leurs rires. À l'adolescence leur camaraderie se transforma peu à peu en amour, mais ils ne furent pas conscients tout de suite de ce changement, leurs familles non plus d'ailleurs.

Joson avait grandi harmonieusement. Une taille élancée, un corps musclé et une démarche féline le distinguaient des garçons lourdauds de son entourage. Quant à Léa, elle avait appris à mettre ses atouts en valeur, instruite par ses sœurs aînées qui étaient toutes mariées maintenant. Avec ses cheveux lisses et brillants, ses yeux noirs et malicieux, des lèvres généreuses, des fossettes — vestiges d'une enfance pas si lointaine — et par-dessus tout une grâce de danseuse, elle attirait tous les

regards. Elle semblait s'amuser du matin au soir et répandait la bonne humeur autour d'elle.

Un nouvel été arriva. Mais Joson savait qu'il ne serait pas comme les autres, car il avait pris une grande décision. En effet, des agents recruteurs étaient venus enrôler les jeunes gens du village pour le service à l'étranger et il s'était engagé. Ses frères aînés étaient mariés et l'un d'eux avait repris le domaine familial. Ses parents avaient beaucoup de peine à joindre les deux bouts et il voyait qu'il n'avait pas d'avenir dans sa vallée. Certes il était jeune et vigoureux, mais au village, il n'avait pas d'autre moyen de gagner sa vie que de louer ses services comme domestique aux paysans plus aisés. Dès lors, aucune fille ne voudrait de lui et encore moins Léa.

La famille de Léa ne tarda pas à « remuer » à la montagne et les derniers jours de juin résonnèrent du chant des clochettes et des huchées des deux petits bergers engagés pour la saison. Mais pour Léa, l'attente des voisins fut interminable. Ils arrivèrent enfin. Sans Joson. Il devait encore s'acquitter des dernières formalités pour son départ à la mi-août.

Puis un matin, Léa fut submergée par l'émotion : il était au sommet des prés, occupé à vérifier les clôtures. Elle eut tôt fait de trouver un motif pour courir à la rivière qui séparait les deux propriétés et à sa surprise, Joson la rejoignit aussitôt, tendu vers elle de tout son corps. Alors une gêne soudaine la saisit : certes son cœur le savait, c'était

lui son amoureux, mais sa présence soudaine s'imposait avec tant d'intensité qu'un tremblement la saisit. Elle aurait voulu se jeter dans ses bras, ce qu'elle n'avait encore jamais fait, mais en même temps une petite voix la mettait en garde : pas trop vite !

Quant à Joson, spontanément, il se jeta à ses genoux et lui enlaça les jambes avec force. Elle ne sut combien de temps ils restèrent ainsi, mais ce fut sans doute le plus beau moment de sa vie. Puis Joson se releva, la prit par la main et ils longèrent le cours d'eau, habités par un sentiment nouveau. Toutefois, ils se méfiaient tous les deux des « beaux mots » et ils gardèrent le silence. Puis ils entendirent un appel venant d'une des fermes. Ils devaient déjà se séparer, mais ils se donnèrent un premier rendez-vous, après le souper.

Leur nouvel émoi fut-il visible ? Toujours est-il que pour la première fois, les parents de Léa hésitèrent à la laisser ressortir, alors qu'ils n'avaient jamais prêté la moindre attention à ses allées et venues jusque-là. De son côté, Joson eut peu de temps. Ses parents l'avaient chargé de ramener du bois, transformant ainsi son escapade en corvée. Les jeunes gens comprirent que leurs rencontres seraient surveillées et ils décidèrent de recourir à un stratagème pour se voir : Léa choisirait le moment de leurs rendez-vous en accrochant un petit mouchoir rouge au volet de la grande chambre.

Grâce à cela, ils réussirent à se revoir sans éveiller les soupçons des adultes et furent bientôt

unis par une tendresse passionnée. Joson n'osa pas révéler tout de suite ses projets de départ. Tant qu'il n'en parlait pas, ils semblaient n'avoir aucune réalité et il redoutait la réaction de Léa. Il avait raison. Dès qu'elle apprit son enrôlement, le désespoir l'envahit. Leurs conversations furent désormais empoisonnées par le spectre du départ et leurs baisers par l'angoisse de la séparation.

Puis arrivèrent les derniers jours. Joson attendait son ordre de marche et pour la première fois, il demanda à Léa un gage de son amour : son corps, tout son corps. Léa en avait bien envie, elle aussi, mais elle avait entendu parler tant de fois du « péché de la chair » à l'église que son âme était divisée. Et puis il y avait cette menace proférée par son père chaque fois qu'une de ses filles commençait à fréquenter un garçon. « Tu nous ramèneras pas un bâtard, sinon... ! » Sinon tu finiras dans cette lointaine institution pour les filles-mères, Léa connaissait la fin. Et pourtant elle lut tant d'attente dans les yeux de Joson qu'elle finit par céder à sa demande. Et peut-être espérait-elle aussi lui être liée à jamais par ce grand secret.

La grisaille et la monotonie des jours qui suivirent le départ de Joson, elle ne les oublia jamais. Mais peu à peu un doute affreux s'empara d'elle. N'était-elle pas enceinte ? C'est à cette conclusion qu'elle arriva pour expliquer son état nouveau : elle était lasse, nauséuse... et non réglée. Quand elle s'aperçut que ses robes la serraient aux hanches,

elle sombra dans le désespoir et elle dut finalement en parler à ses parents.

La révélation causa la rage, puis la consternation de ses parents. Malgré ses menaces, le père ne put envisager de se séparer de sa cadette, de celle qu'il préférait sans oser se l'avouer, et on lui chercha hâtivement un mari. Les prétendants ne manquaient pas et on lui en trouva bien vite un qui ferme les yeux sur son ventre rebondi.

Léa, écrasée par la culpabilité, accepta ce contrat et deux mois plus tard, elle épousait Urbain, un homme d'une trentaine d'années. Le visage rond et rougeoyant, les cheveux rares d'un blond roux, il était réputé pour sa gentillesse. Urbain, peu instruit des choses de la vie, fut un peu surpris de devenir papa après quelques mois, mais Léa était d'une nature vive et, d'après ses parents, tout ce qu'elle faisait, elle le faisait vite et bien.

Mais il ne put pas se réjouir longtemps de son nouveau statut, car le bébé ne survécut que quelques jours et Léa sombra dès lors dans la dépression. Le dernier lien qui la rattachait à sa vie antérieure avait disparu, de même que tout espoir de vivre avec l'homme aimé.

Le couple s'était installé chez les parents de Léa qui appréciaient l'assistance de leur beau-fils. L'été suivant, Léa vécut un calvaire. Le contact de l'herbe tendre sous ses pieds, le chant de la rivière, le toit de l'autre chalet, tout lui rappelait son amour perdu et ravivait son chagrin. Elle décida de se murer dans

sa souffrance. Comme le travail ne manquait pas, elle s'absorba dans les tâches ménagères, se lança dans des travaux de couture la veillée et trouva tous les prétextes pour ne pas sortir de la maison.

Urbain était bon et patient. La beauté et la jeunesse de Léa l'intimidaient un peu. Il sentait bien qu'elle le fuyait, aussi tentait-il de lui rendre mille petits services, et dès qu'il s'apercevait qu'il l'agaçait, il se retirait. Il se disait qu'il réussirait bien à l'appivoiser avec le temps, et que la naissance d'un nouvel enfant l'apaiserait peut-être. Mais la jeune femme ne lui ouvrit aucune brèche, ni cet été-là, ni les mois qui suivirent. Urbain tenta une fois ou l'autre de s'imposer, mais les refus farouches de Léa le découragèrent et il commença à fréquenter les bistrots, à jouer aux cartes, à s'enivrer avec du mauvais rouge et à oublier ses rêves. En hiver, il réparait luges et râteaux dans un petit atelier au rez-de-chaussée et il prit l'habitude de s'y réfugier dès qu'il avait soigné le bétail et nettoyé l'étable.

Quelques jeunes du village étaient revenus du service étranger, mais on n'avait pas de nouvelles de Josen. Puis un jour, le bruit courut qu'il avait été blessé. Les uns le donnaient pour mort, les autres pour amputé d'une jambe et on se fit à l'idée qu'il ne reviendrait pas. Léa s'enfonça dans la solitude et le mutisme. Ses parents s'étaient retirés dans un petit logis à l'entrée du village et ils avaient remis l'exploitation de leur domaine à Urbain. La dégradation de l'état de leur fille les chagrinaient, mais au moins, l'honneur de la famille était sauf. Et de

toute façon, Jосon ne reparaîtrait plus. D'ailleurs, qui pouvait être sûr qu'une belle Italienne ne le retenait pas dans la lointaine Calabre ?

Un nouvel été, un de plus, ramena le couple à la montagne. Léa, visage fermé et tête baissée, accomplissait scrupuleusement son travail. Sa silhouette osseuse témoignait de son chagrin. Urbain la côtoyait sans état d'âme, prêt à saisir la moindre occasion pour retrouver ses compagnons au village. Il ne reconnaissait plus celle qu'il avait épousée et qui avait été si belle alors.

Un après-midi à la fin de l'été, Léa fut alertée par les jappements du chien. Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre : un homme venait sur la route, il boitait et s'aidait d'un bâton, pourtant il était d'aspect robuste. Soudain, il s'arrêta et ôta son chapeau pour se faire de l'air. Léa reconnut alors le front haut et les cheveux en bataille de Jосon. Toute l'énergie vitale refoulée depuis des années lui sauta aux joues. Prise de panique, elle fit un saut en arrière, puis revint à la fenêtre pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas. Oui, c'était bien lui ! Inquiète de son apparence, elle chassa une mèche de son front et s'approcha du petit miroir fixé sur le montant de la porte. À la vue de ses pommettes osseuses, de ses lèvres sèches, de ses yeux éteints et de ses joues en feu, elle fut horrifiée. Jamais il ne devait la voir ainsi ! Mais il était là, enfin, après tant d'années d'attente ! Tirillée entre gêne et joie, elle tourna en rond dans la cuisine. Elle ne pouvait pas laisser passer cette chance, même si elle savait que rien ne

serait sauvé. Elle pensa tout à coup au petit foulard rouge qu'elle avait caché au fond d'un tiroir. Les mites s'y étaient attaquées, mais sa couleur était toujours aussi intense. Vite, elle l'accrocha à l'auvent. Tremblante, elle attendit derrière la porte d'entrée. Cet instant, personne ne le lui volerait ! Il était enfin revenu celui qui avait fait chanter sa jeunesse.

Et il frappa. Josen avait repéré le fichu rouge et il avait répondu à l'appel. Pétrifiée, Léa ne bougea pas. Après quelques instants, il frappa une seconde, puis une troisième fois, mais avec moins de conviction déjà. Léa n'entendait plus que le battement de son cœur. Elle ne savait que faire et redoutait par-dessus tout le moment où il repartirait. De longues minutes s'écoulèrent. Elle aurait voulu que le temps s'arrête. Elle aurait été prête à passer sa vie derrière la porte, nourrie par la proximité de l'homme qu'elle aimait. Mais bientôt elle entendit un pas hésitant qui s'éloignait... Elle ne chercha pas à le retenir.

Elle resta là longtemps. Tout était fini. Prenant appui sur le montant de la porte pour soutenir son désespoir, elle approcha inopinément son visage du miroir. Des yeux enfoncés dans leurs orbites, cernés d'un ton bleuâtre, des mèches éparées et grises, collées sur le front, deux plis profonds, creusés dans chaque joue et une peau parcheminée... la mort la toisait, sans impatience.

3

La portée des mots

— Dites-moi, mon oncle, où grand-père gardait-il les troupeaux en été quand il était jeune ?

— Oh, d'ici on voit pas bien l'endroit. C'est un alpage en haute montagne, au pied des rochers. Mais plus personne n'y va maintenant et sûrement que le chemin est caché par les hautes herbes... Faut pas y aller, c'est du passé.

Étonné par cette réponse, Marc insista et finalement son oncle lui donna quelques indications sur l'itinéraire. Le lendemain matin, il se mit en chemin de bonne heure. Son grand-père lui avait parlé quelquefois de ce lieu avec une nostalgie profonde, mais aussi avec ce qui ressemblait à du remords. Maintenant qu'il était mort, Marc avait envie de découvrir l'endroit et, qui sait, de mieux comprendre la personnalité tourmentée de cet homme qu'il avait tant aimé.

Le temps était beau, mais encore frais en ces premières heures de la journée. Les paysans venaient de remonter à la montagne et partout résonnaient les sonnettes des troupeaux. Le vert tendre des pousses et le jaune des fleurs de dents-

de-lion jubilaient sous le soleil. Le premier matin du monde. Marc marchait d'un bon pas. Par goût, il avait étudié et tourné le dos à la vie paysanne, mais il en avait hérité la résistance physique et la ténacité et il était fier de ses origines.

Après avoir dépassé les chalets de moyenne altitude, il arriva à la hauteur de la forêt. Le sentier, bien marqué au départ, disparut bientôt sous les ombellifères et Marc s'arma d'une branche pour les écarter et retrouver la trace du chemin. Il avançait lentement, maintenant, se fiant aux courbes du terrain ou à la densité de la végétation. Parfois le sentier reparaisait, dessinait quelques lacets, puis jouait à cache-cache. Les oiseaux semblaient avoir déserté les lieux et un silence étrange enveloppait la forêt.

Enfin, les sapins s'espacèrent faisant place à la prairie alpine et Marc découvrit en amont le chalet avec son écurie allongée et son toit en tôles. Il crut d'abord entendre les clochettes des vaches, mais aucun troupeau n'était visible, ce qui l'étonna beaucoup. De loin, il vit que le battant supérieur de la porte d'entrée était ouvert et il lui sembla que quelqu'un était assis sur le banc. Il distingua bientôt un vieil homme, coiffé d'une casquette et tirant sur une pipe éteinte. Le vieux le regardait venir, sans expression particulière. Impossible de deviner si l'arrivée d'un visiteur l'importunait ou le réjouissait. Marc s'avança donc poliment et le salua. Alors il perçut une immense fatigue dans le regard bleu qui l'accueillit. De près, l'homme paraissait plus

jeune, son visage était harmonieux, peu ridé, mais son teint était extrêmement pâle et sa voix éteinte.

Invité à s'asseoir, Marc prit place sur le banc. Les deux hommes échangèrent quelques banalités, puis le jeune homme expliqua ses liens avec le chalet et rapporta des anecdotes que lui avait racontées son grand-père. Le vieil homme l'écoutait très attentivement et il ajoutait ou corrigeait même certains détails sur la topographie de l'alpage, les habitudes du gibier, les particularités du chalet ou les caprices du temps dans cette combe perdue. Tout au plaisir de récolter tant d'informations, Marc ne songea pas à demander au vieil homme qui il était, ce qu'il faisait là et surtout comment il savait toutes ces choses. Quand il fut sur le point de le faire, il lui sembla qu'un doigt se posait sur sa bouche.

Le soleil était au zénith. Marc, incommodé par la chaleur, remarqua que le vieil homme avait de la peine à se réchauffer et qu'il avait même boutonné son paletot. Était-il malade ? Mais avant même qu'il ose poser la question, le vieil homme entra dans un état d'agitation. Pendant la conversation déjà, il avait pris un bâton de vacher qui était caché sous le banc et il le faisait tourner dans ses mains. Maintenant, il paraissait anxieux et soudain, Marc l'entendit : « Cette fois, il ne faut pas qu'elles s'échappent ! » Il sentit que le vieil homme avait quelque chose à faire et il saisit ce prétexte pour prendre congé.

Tout en dévalant le sentier, il sentit grandir en lui un profond malaise. Bizarre ! Tout était bizarre. Il repensa soudain à la dernière phrase de son oncle

et comprit que c'était une mise en garde. Mais que voulait-on lui dissimuler ? Il décida d'en avoir le cœur net.

Malgré son insistance, il ne put rien tirer de son oncle. Comme cette affaire occupait toutes ses pensées, il chercha des informations partout : auprès des rares contemporains de son grand-père, de sa parenté, du curé du village. Mais il n'y avait plus beaucoup de survivants de cette époque et surtout, il se heurtait à un mur de silence. C'est alors qu'il pensa à Sœur Marie-Madeleine, sa tante la plus âgée, rentrée au couvent à cause d'un chagrin d'amour, avaient dit les commères.

Sentant le désarroi du jeune homme, elle lui révéla ce qu'elle savait de l'affaire. Cet été-là, son père avait engagé un domestique pour le seconder à l'alpage. Il avait la réputation d'aimer les bêtes, de bien s'en occuper et d'avoir très bon caractère. Cependant, il buvait volontiers un verre de trop, surtout quand il se sentait menacé par la dépression. Un mercredi, son père lui avait laissé la garde de l'alpage. Quand il rentra, à la tombée de la nuit, il trouva son domestique endormi sur le foin dans la grange. Ce qui l'inquiéta le plus, ce fut le silence des bêtes. Les orages avaient été violents, en fin d'après-midi, la foudre était tombée à deux endroits en plaine et il redoutait le pire. Il secoua le domestique, mais il ne put rien en tirer. Alors il se précipita dans la clairière où paissait habituellement le bétail. Alerté par quelques meuglements, il constata que la plus grande partie du troupeau avait

disparu. Mais il n'y voyait rien, et ce n'est qu'aux premières lueurs de l'aube qu'il réalisa l'étendue du désastre. Livrées à elles-mêmes et poussées par le vent et la grêle, les bêtes s'étaient précipitées dans les rochers et les corbeaux tournoyaient au-dessus des carcasses éventrées et des chairs sanguinolentes. Ses meilleures génisses gisaient démembrées au fond du pierrier, celles dont il s'était occupé avec tant de soin et desquelles dépendait son revenu de toute une année. Il pleura d'abord. Puis la rage le submergea. En serrant la médaille de sa chaîne, il commença par jurer, puis il lança sur son domestique la MALÉDICTION : « J'en avais cinquante ! Tu les garderas autant d'années après ta mort ! »

La récupération des sonnettes, les sacs de chaux versés sur les dépouilles, l'incubation du désespoir, le laisser-aller des mois suivants... c'est sans doute ces souvenirs-là qui assombrissaient le grand-père, certains soirs d'orage alors qu'il était déjà vieux. Mais avait-il pensé aux conséquences funestes de sa malédiction ? À l'écoute de ce récit, Marc frémit. Le vieil homme... ?

Fort de la bénédiction de sa tante, Marc reprit bientôt le chemin de l'alpage. Quand il arriva devant le chalet, tout était fermé et semblait abandonné depuis de nombreuses années. Les herbes sauvages prenaient leurs aises jusque sur le seuil, les parois se doraient au soleil et une grande paix régnait dans la montagne. Qui sait, les cinquante années étaient peut-être écoulées ?

4

La lettre jaunie

*Le 7 juin 18***

Ma bien chère amie,

Après des jours et des nuits de tourment, j'ai décidé de prendre la plume. Bien que je tremble à l'idée d'offenser votre jeune vertu, je me dois de vous révéler ce qui suit et déjà j'implore votre indulgence pour la peine que je risque de vous causer.

Voilà bientôt une année que je suis rentré au pays. Comme j'étais l'aîné d'une famille nombreuse, mes parents m'ont envoyé aux études et confié très tôt des charges familiales. Ils m'ont habitué à prendre seul des décisions importantes, à traiter les affaires de la maison et à exercer une certaine autorité sur mes cadets. Habitué aux responsabilités, je décidai donc de m'engager comme mercenaire et je fus bientôt honoré du grade de capitaine.

Ce n'est pas sans souffrance que je quittai ma chère vallée, laissant derrière moi des parents fatigués que je n'étais pas sûr de revoir, des frères et sœurs affectueux, des amis sûrs et aussi un pays que j'aimais par-dessus

tout. Avant de m'en aller, je l'ai parcouru inlassablement. Ne plus humer l'air pur de ses versants, ne plus enjambrer ses joyeux ruisseaux, ne plus caresser du regard les courbes de ses vallons, ne plus lever les yeux vers l'infini des cimes, en un mot, être séparé de cette nature me parut d'abord insurmontable.

Mais mon cœur souffrait plus encore à l'idée d'être séparé de l'être pour lequel la beauté de mon pays n'était qu'un ornement, un être dont la pureté et la grâce suave se reflétaient dans chaque fleur, dans chaque cascade, dans chaque chant d'oiseau. « Elle était le lys de cette vallée », voilà ce qu'avait déclaré un jeune homme éperdument épris de son inspiratrice. Oserais-je vous dire que vous étiez l'âme de cette vallée...

Éxilé dans la Calabre lointaine, je me détournai des femmes. Indifférent à leur charme et à leur pulpeuse volupté, je songeais à celle qui grandissait innocemment dans ma vallée ! Quand la menace de l'ennemi se précisait, quand les tempêtes hivernales ou la sécheresse estivale nous accablaient, quand le sens de la guerre m'échappait, je retrouvais des forces en m'approchant de vous par la pensée.

Alors j'imaginai votre front penché sur le livre de lecture, vos doigts appliqués sur une plume. Je vous accompagnais sur le chemin de l'école et écartais pierres et branches de votre passage, je vous soufflais les bonnes réponses, j'éloignais les querelleurs de votre route, je coiffais doucement votre longue chevelure au coucher et me retirais sur la pointe des pieds pour ne pas troubler votre sommeil.

Si je suis revenu sain et sauf, habité par l'espoir d'un avenir heureux, c'est grâce à vous. Me permettez-vous de continuer ? N'avez-vous pas déjà déchiré cette lettre dont l'audace ne peut que vous heurter ? Pourtant je ne puis m'arrêter là, car un événement est sur le point de briser ma vie et dussé-je offenser le Ciel, je vais essayer de vous retenir au seuil de l'irrévocable.

Je sais de quels tourments votre enfance fut pleine. Malgré la constance de ma pensée, je n'ai pu vous consoler lors de la perte de vos chers parents, ni vous éviter un placement en institution et encore moins vous protéger du sentiment d'abandon. Si je m'étais douté des affres que vous viviez, j'aurais déserté !

Peut-être le destin a-t-il voulu m'aider à réparer cela en faisant de moi votre tuteur ? Je ne saurais vous décrire le trouble que j'ai éprouvé lors de notre première rencontre en mai. L'image idéale que je m'étais forgée pendant ces deux longues années d'absence était bien pâle par rapport à votre fraîche beauté. Je vis entrer la jeune fille la plus belle que la Terre eût jamais portée. Alliant l'innocence de l'enfance à la maturité de l'âme, vous parliez d'une voix douce, mais ô combien sûre. Hélas, sans même vous en douter, vous avez réduit à néant mes plus folles espérances en quelques phrases. Ma douce amie, quelle foi, quel chagrin ou quelle attente déçue vous pousse à franchir les portes du couvent et à renoncer au monde ?

Pardonnez-moi d'oser profaner le caractère sacré de votre décision et de mettre en balance la volonté divine et le destin d'un pauvre désespéré, mais je vous supplie de me lire jusqu'au bout. Avant de vous

conduire moi-même au parloir du couvent — ironie du destin —, je voudrais vous faire part d'un secret qui nous lie depuis votre naissance et qui vous retiendra peut-être une seconde encore dans ce monde-ci.

Pour annoncer votre baptême, les cloches sonnèrent à toute volée. J'étais occupé aux foins avec d'autres compagnons et soudain, mû par une force que je ne saurais nommer, je proclamai à la ronde avec foi : « Vous dites que c'est une petite fille. Eh bien, j'en fais serment : Elle sera ma femme ! » Personne ne songea à rire. Le ciel même sembla appuyer ma déclaration en se découvrant et le soleil nous inonda généreusement de sa lumière pendant quelques instants. C'était il y a quinze ans et depuis, je n'ai jamais failli à ma promesse et je vous ai attendue.

Vous me trouverez sans doute bien inconscient de vous avouer ma flamme sans songer à l'écart d'âge qu'il y a entre nous. Cependant, mon souhait le plus fort est de pouvoir mettre à vos pieds tout ce que je suis, tout ce que je possède et plus encore. S'il m'était permis de vous consoler de la perte de ceux qui vous étaient chers, de vous accueillir dans ma maison, de vous combler de tout ce qui concourt au bien-être d'une femme, de vous aimer enfin jusqu'au dernier de mes jours, je serais l'homme le plus heureux de la terre.

Je tremble à l'idée que le contenu de ces dernières lignes ait dépassé le seuil de votre tolérance et que ma lettre se consume déjà, loin de vos yeux et de votre cœur. Mais si tel n'était pas le cas, si, comme je le voudrais tant, cet aveu pouvait ébranler votre détermination, je serais prêt à attendre le temps qu'il faudra. Vous n'au-

rez pas besoin de parler, vos yeux seuls sauront me faire part de votre sentence.

Tout en remettant mon bonheur entre vos mains, je reste votre dévoué

P.M.

Épilogue.

Si vos pas s'égarer dans une des allées latérales du petit cimetière, vous découvrirez une tombe, un peu à l'écart des autres. La pierre a résisté à l'usure du temps et deux noms y sont gravés côte à côte, unis pour l'éternité.

5

La chemise fétiche

« Dure, cette vie ! » C'est ce qu'il se disait chaque matin en se réveillant. Dehors, la nuit. Il était à peine six heures et c'était l'hiver. Dedans, le froid. Le fourneau en pierre ollaire s'était assoupi tout comme lui et les parois du chalet étaient minces. Une série de gestes héroïques l'attendaient dès lors : repousser l'unique couverture sous laquelle s'était lovée un peu de tiédeur, enfiler les habits humides de la veille, cartonnés par le froid, rassembler quelques bûches gelées pour allumer le feu dans le potager et savourer enfin la goût âcre d'un café brûlant.

Il se réchauffait sur le chemin, marchant d'un bon pas pour rejoindre le village où il avait trouvé un gagne-pain : l'entretien de la patinoire. S'il avait neigé la nuit, il commençait par dégager la neige à l'aide d'un grand racle, égalisait la surface arrosée la veille, élargissait les sentiers d'accès. Mais ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était les levers de soleil. Alors la patinoire scintillait de tous ses feux. Les touristes, logés dans des hôtels coquets, arrivaient par petits groupes et le spectacle commençait : gracieuses virevoltes, courses poursuites, rondes et